

Dans l'intimité photographique de Christian Caujolle

Le studio GwinZegal, préfiguration d'un futur centre d'art et de recherches qui prendra place bientôt à Guingamp, dévoile une partie des œuvres fréquentées au quotidien par ce grand passeur de la photo.

Guingamp, envoyée spéciale.

« Les deux Dieter Appelt vont me manquer en rentrant chez moi. L'Autoportrait à la buée est accroché dans mon couloir. C'est la première photo que je croise lorsque j'entre ou je sors », explique Christian Caujolle, auteur, commissaire d'exposition, enseignant, créateur de l'identité visuelle de Libération, directeur artistique de la galerie Vu, qui occupe une place si unique dans le monde de la photo. « Cette image est si présente que je ne peux m'empêcher de la regarder chaque fois. Elle habite vraiment avec moi. Elle m'impressionne, parce que cet artiste, après la guerre, pose directement la question : comment peut-on être Allemand après ce qui s'est passé ? Il le fait avec son corps et son œuvre est d'une force plastique incroyable ! Je suis vraiment pris ! »



Dieter Appelt : *La Tâche attristant le miroir où l'haleine a pris, 1977.*

Ce corpus a tout pour incarner la collection idéale, alors qu'il n'a rien de la collection d'un collectionneur.

Cette image est l'une des rares que Christian Caujolle a achetées, 800 francs (120 euros) payables en 4 fois. Les autres acquisitions sont souvent des photos anonymes glanées en Asie du Sud-Est ou des images attachantes, en mauvais état, de petits pensionnaires d'une maison de redressement qui font penser à Jean Genet photographié dans le même type d'établissement. La plupart des autres clichés lui sont arrivés sous forme de cadeaux, comme « formes matérielles de souvenirs partagés ». « Comme je n'ai jamais rien demandé, lorsqu'on m'offrait une photo, c'était toujours

une surprise. Pas toujours celle que j'aurais choisie », dit-il devant un portrait de lui en ombre chinoise pris par André Kertész au Luxembourg...

Cet incroyable corpus, que Paul Cottin, directeur de GwinZegal, a voulu exposer, a tout pour incarner la collection idéale, alors qu'il n'a rien de la collection d'un collectionneur. Christian Caujolle, qui n'éprouve pas le besoin de la possession, qui n'est pas du genre à thésauriser l'objet tirage, encore moins à spéculer, qui apprend plus de ce qu'il détecte et avec quoi il ne saurait vivre que

de ses coups de cœur dont il se méfie, se retrouve à la tête d'un trésor. Il possède des vintage de tous ceux – Brassai, Cartier-Bresson, Izis, Bill Brandt, Kertész, Giacomelli, Alvarez Bravo, Avedon, Ueda, William Klein... – qui ont fait l'histoire de la photographie. À une époque, la fin des années 1970, où il n'y avait pas encore de marché de la photo, pas encore d'écrits sur la photo, il s'est nourri, en même temps que de celle de philosophes tels Roland Barthes, Michel Foucault, Pierre Bourdieu, de la fréquentation des plus grands photo-

graphes, notamment des Américains, en les rencontrant, le samedi, chez Agathe Gaillard, la première galeriste photo de Paris. Une période, un lieu, une chance. « Tous les photographes passaient... Ils étaient disponibles, attachants. Je garde par exemple un souvenir fascinant de l'Anglais Bill Brandt. Il était fin, beau, il avait un regard bleu, une peau presque translucide. »

MAGALI JAUFFRET

Jusqu'au 17 avril, studio GwinZegal, 3, rue Auguste-Pavie, 22200 Guingamp.

Stéphane Duroy, la réhabilitation du document

Le photographe de Berlin et de l'Europe du silence expose à Paris ses photos des seventies thatchériennes.

On sait que la photographie ne délivre pas la vérité. On le sait d'autant plus depuis que la production d'images, la façon dont leur flux déferlant cherche à nous conditionner, à nous manipuler, nous amène à douter. N'empêche. Distress, les photographies de Stéphane Duroy exposées à Paris, ainsi que le livre du même nom, paru aux éditions Filigranes/GwinZegal, produisent un étrange effet sur nous en levant le voile sur l'univers fracassé des classes laborieuses britanniques, du temps de la brutalité des mutations initiées par Margaret Thatcher.

Il faut le dire, ces photos, sombres, austères, inquiétantes, même lorsqu'elles se parent de couleurs, ont une force signifiante incroyable qui réhabilite la valeur de document. Qu'elles brossent le portrait de travailleurs de la mine, de familles, de gosses, de paysages domestiques ou urbains, elles interviennent après quelque chose de dévastateur et portent puissamment témoignage de la détresse humaine. On est dans le meilleur de la photographie sociale et pourtant, on a une impression de jamais-vu. Car le regard de Stéphane Duroy, sa retenue, la lumière mélancolique dans laquelle il choisit d'opérer, son refus de l'annusée les libèrent de tout message pour les rendre infiniment singuliers.

M. J.

Jusqu'au 23 avril à la galerie In Camera, 21, rue Las Cases, Paris 7^e. Tél. : 01 47 05 51 77.

Salle comble contre le musée de l'identité nationale

« Dénî du savoir » « exaltation d'une pensée des racines qui vend de la nostalgie » « mise en scène ringarde du roman national » : réunis samedi aux Archives nationales, à Paris, chercheurs et public ont dénoncé les dangers liés au projet de musée voulu par Nicolas Sarkozy.

Une réunion publique se tenait samedi à l'hôtel de Soubise, à Paris, à l'appel de l'inter-syndicale des Archives nationales pour protester contre le projet de configuration de Maison de l'histoire de France en lieu et place des Archives, après le limogeage politique de leur directrice. Alors que l'occupation a repris le 8 mars, qu'une pétition a recueilli plus de 10000 signatures, des historiens sont venus, devant une salle comble, en présence de Jack Ralite, sénateur communiste, soutenir les personnels avant de débattre du projet de musée voulu par Nicolas Sarkozy.

Michèle Riot-Sarcey, historienne à Paris-VIII, met tout de suite les pieds dans le plat. Prenant l'exemple des soulèvements dans les pays arabes, elle se demande : « Comment penser une histoire de France enfermée dans une mission circonscrite à l'Hexagone ? » Évoquant le discours du Puy-en-Velay, au cours duquel Nicolas Sarkozy a invoqué les racines chrétiennes de la France, elle rappelle que celles-ci remontent à Byzance. Pour elle, on est dans « le déni du savoir, on flatte les petits ego territoriaux ». Historien à Paris-I, Nicolas Offenstadt, notant combien ce discours est

Avec le discours du Puy-en-Velay invoquant les racines chrétiennes de la France, « on flatte les petits ego territoriaux ».
MICHÈLE RIOT-SARCEY

truffé d'erreurs (le sacre de Clovis, par exemple, n'a jamais eu lieu), dénonce le danger d'« une pensée d'exaltation des racines qui vend de la nostalgie ». Il rappelle que les musées d'histoire comme celui des Plans-Reliefs aux Invalides font leur travail et que si

quelqu'un a porté atteinte à l'enseignement de l'histoire, en France, c'est Nicolas Sarkozy qui l'a rendu optionnel en 1^{er} S.

Vincent Denis, historien à Paris-I, estime que, par ce discours, qui va « dans le sens d'un non-savoir et d'un non-respect de l'autre », le président exprime sa vision de l'identité nationale. Pour Danielle Tartakowsky, historienne à Paris-VIII, les gens ont appris à penser, on peut leur faire confiance, et « la force de l'histoire en actes a généré un imaginaire national au point qu'un tel musée devient superfétatoire ».

Un débat s'engage avec la salle. Le dépeçage du musée des Arts et traditions populaires, celui du musée de l'Homme en faveur du primitiviste et esthétique Quai Branly inquiètent. La discussion montre que les citoyens ont besoin de pouvoir réfléchir à une histoire qui n'est pas toujours glorieuse, à une matière vivante que les chercheurs doivent avoir le courage de restituer dans son ambiguïté. Il est question d'« une histoire critique contre une histoire adhésion, contre une mise en scène ringarde du roman national »...

M. J.